

Trois 28 quatorze

Afrique • Afrique du Sud • Europe • Allemagne • Autriche • Espagne
Finlande • Italie • Norvège • Pologne • Portugal • République Tchèque
Russie • Suède • Suisse • Amérique • Argentine • Brésil • Canada • Chili
Etats-Unis • Mexique • Asie • Chine • Japon • Taiwan • Thaïlande • Océanie
Australie • Nouvelle-Zélande

Quiconque a beaucoup vu peut avoir beaucoup retenu • La Fontaine

Partir un année ou Accueillir une année
Programmes Internationaux d'Échanges

DEUX ORGANISMES DE CHOIX
QUI VOUS PERMETTENT DE VIVRE
ET/OU D'Étudier À L'ÉTRANGER

Calvin-Thomas Organisation
Isilangue. Eurapair. American Summer. World Heritage

Les grandes familles

Elles ont accueilli entre deux et six fois. Elles ont envoyé plusieurs de leurs enfants. Elles connaissent mieux que quiconque les échanges de longue durée et en parlent avec d'autant plus d'à-propos. A PIE on les appelle les grandes familles. Trois Quatorze a décidé de leur consacrer une grande partie de ce numéro. Hommage aux Bach, Boisseau, Borie, Jolie, Bourdelet, Humeau, Cammas, Cardon, Carton, Tessier, Violette, Capgras, Belette, Causin, Barreau, Simonet, Causin, Bachelot, Grugaud, Pelsy-Mozimann, Déprez, Emanuely, Evenson, Tane, Bouttier, Dorbec, Pigeon, Richoud, Dionisio-Gomez, Douillet, Bancarel, Muzard, Louvel, Fichot, Philippot, Lolo, Seigneur, Glassey, Blanc, Warnery, Callier, Barreau, Clamagiraud, Esquirol, Stepack...



Loin des yeux, près du coeur...

Une grande famille nous ouvre son album et nous raconte les échanges. Je crois que le fait d'accueillir un jeune aide beaucoup à supporter le départ de son propre enfant. Quand on a observé les difficultés que rencontre un jeune, alors on est mieux placé pour donner de bons conseils à son enfant. Page 2



Un faux départ, quatre accueils

La famille Borie parle de l'accueil. Les premières semaines c'est tout beau. Après, le temps en France se dégrade, à l'école ça devient difficile. C'est le creux de la vague. Et puis, Noël arrive. Page 3

Quelque chose d'ordinaire

Pour Claudine Simonet un départ et un accueil n'a plus rien d'exceptionnel. Notre entourage n'a jamais vraiment compris. Il raisonne toujours comme si le jeune étranger était un invité, quelqu'un qui avait un autre statut. Page 4

Si loin, si proche

Bangkok, Cognac. Aek et la France. Page 8



Impressions

Courrier des participants et de leurs parents. Mémoire d'une année. J'ai des hauts, des bas, mais pas plus que je n'en avais en France. Page 6 & 7

« Deux de nos enfants étaient partis, il n'était donc pas question d'accueillir qu'une seule fois » - Jocelyne Barreau

DOSSIER LES GRANDES FAMILLES

TROIS ALBUMS DE FAMILLES. P2-P3-P4

● Les Barreau, les Borie et les Simonet, trois des grandes familles de PIE, nous ouvrent leur porte... Et leur album famille ● Autour de quelques photos, elles s'ou-

vrent, elles parlent ● Elles nous disent le bonheur d'accueillir et de donner ; la crainte de voir l'un(e) des leurs partir pour toute une année, la joie de le (la)

voir rentrer un peu plus grand(e), un peu plus ouvert(e) ● Elles témoignent de la richesse des échanges et nous transmettent, à travers quelques réflexions

une part du trésor qu'elles ont accumulé ● Elles nous délivrent quelques conseils et nous font bénéficier de leur grande expérience.

Loin des yeux, près du coeur

TÉMOIGNAGE. La maison des Barreau s'appelle « La Bénestière » ; elle pourrait s'appeler « La Maison du Bonheur ». On y est accueilli chaleureusement (café, sourires et croissant...) ; on y est bien ; et les traces, encore fraîches, laissées par les départs et les accueils témoignent de la passion vraie de toute cette famille pour les relations humaines.

Jocelyne Barreau dresse pour commencer un petit tableau du parcours de «ses» enfants : « David, notre fils aîné, marchait moyen-moyen à l'école. Il aimait bien l'Espagnol. Il voulait donc faire un séjour d'été en Espagne. Quelque chose de court et de classique. Un jour, il est revenu du lycée avec des brochures. On a contacté l'organisme le plus proche (c'était au Mans) parce que ça nous paraissait plus pratique. Andrée Calvez (déléguée régionale des Pays de la Loire - CQFD) nous a répondu que nous n'avions pas du frapper à la bonne adresse : PIE ne faisait que des séjours longs et aucun séjour en Espagne ». Le Mexique était, à l'époque, la seule destination PIE de langue espagnole. « Quand on a su cela, on s'est dit qu'il fallait réfléchir. Un an, ça paraissait fou ! Nous n'y étions pas préparés du tout. Mais quelques jours plus tard, David nous a dit : « Moi, je suis prêt ». Et, quelques mois plus tard, il est parti ». Ce n'était que le début de l'aventure. « Ensuite nous avons accueilli Allison. Puis c'est Julien, notre second fils qui, à son tour, est parti. Et, l'année suivante, nous avons reçu Lygia. Voilà ! » Ainsi présentées, les choses paraissent simples. « Elles le sont », rétorque Jocelyne Barreau. Pour elle, il suffit « d'être ouvert et disponible. Alors, tout est possible ».

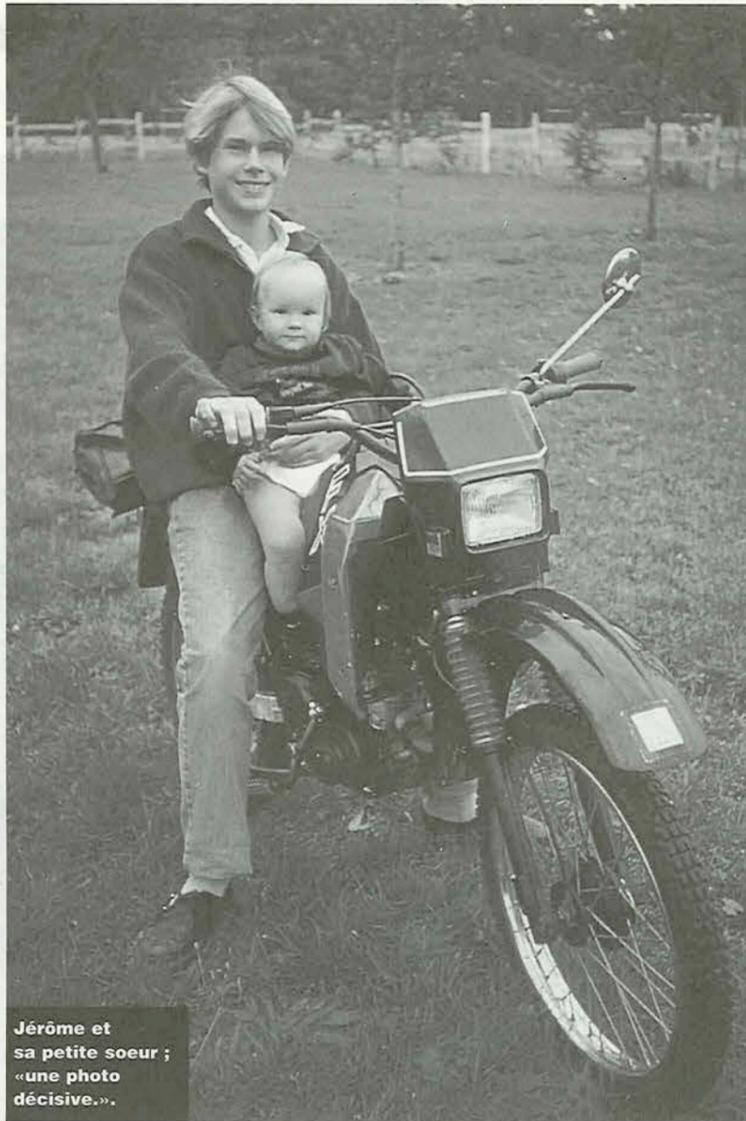
1992. David - « Une première »

« Va-t-il être capable d'assumer ? Supportera-t-il un an sans la protection familiale ? Voilà les questions qu'au moment de son départ nous nous sommes posées. On était très anxieux, c'est vrai. C'était la première fois. Nous ne nous rendions pas compte du degré de prise en charge de la famille d'accueil ». Pour une mère l'expérience est forte : « En le voyant partir je me suis dit : « Là, il part pour une année, mais bientôt il partira vraiment. Pour moi, ce départ était comme un prélude, un tremplin, une mise à l'épreuve. A ce moment-là, j'ai surtout craint de le retrouver trop changé, trop différent. Heureusement, j'avais ma petite dernière qui avait un an, je me suis beaucoup focalisée sur elle ».

David prend son vol au début du mois de septembre. Au Mexique, il vit dans un petit village, à la campagne. « Cela se passait bien, mais il était un peu à l'étroit dans sa famille. Il a regretté un peu d'être isolé. Il fallait qu'il reste à la maison. C'était très strict. Heureusement il s'est fait beaucoup d'amis ». C'est d'ailleurs la famille d'un de ses amis qui, deux mois après son arrivée, se propose de le recevoir. « C'est parti de David. C'est lui qui a parlé avec son copain et qui a fait la démarche. » Dans cette nouvelle famille, David se sent bien. Le changement est bénéfique.

« Cette nouvelle maison était ouverte, agréable, la communication y était simple. Cette famille lui a fait visiter beaucoup de choses. Il y a bien eu un problème de jalousie avec le frère, mais je crois que c'est souvent le cas, non ? ».

D'après ses parents, David a acquis, grâce à ce séjour, beaucoup d'indépendance. « En fait » dit Gérard, son père, « il



Jérôme et sa petite soeur ; « une photo décisive... ».

avait déjà tendance à se prendre en charge lui-même, et cette année n'a fait que conforter ce trait de caractère. Elle a servi d'accélérateur ou de révélateur. Quand j'ai été le voir là-bas, j'avais l'impression que ce n'était plus mon fils, qu'il n'avait plus besoin de moi. A tel point que je me suis dit : « A son retour il faudra mettre les pendules à l'heure ». Et la mère de David d'ajouter, mi-interrogative, mi-affirmative : « C'est normal, non ? C'est l'évolution des choses. Et puis c'est un problème de père. Car, à son retour j'ai senti autre chose. Il m'a serré dans les bras. Il était fort. C'était devenu un homme. J'ai senti que je n'avais plus besoin de le protéger... » Quant à l'autonomie, je reconnais qu'il avait déjà une nette tendance à la recherche. Mais je suis persuadée que cette tendance s'est renforcée. Durant son séjour, par exemple, il nous parlait des problèmes qu'il rencontrait après les avoir surmontés. Il se prenait vraiment en charge ». A la fin de son séjour, David veut absolument rester au Mexique. « Ça nous a fait peur. On se voyait tous partir là-bas et y vivre définitivement. Et puis... David a changé d'idée. Il est rentré. Une fois en France il a voulu partir pour Cuba. Il se sentait vraiment international ».

Aujourd'hui, David travaille. Il est responsable d'un Flunch du côté d'Annecy. « Il a l'air bien. Il a pas mal de gens sous sa responsabilité. Ce job a l'air de lui offrir des possibilités ». Jocelyne revient sur le Mexique : « J'ai quand même un petit regret... David n'est jamais retourné au Mexique. Et il a perdu tout contact avec sa famille. Elle ne lui a jamais écrit ». Quasi résolue, Jocelyne ajoute : « Comme on dit : « Loin des yeux, loin du coeur... » Mais bon, c'est un peu dommage. » On sent, au ton de sa voix, que sa façon de voir les choses est autre. Loin des yeux, près du coeur semble mieux correspondre à l'esprit de la famille. Et la suite des événements à tendance à lui donner raison !

1992. Allison - « Une évidence »
Accueillir était pour les Barreau une évidence : « C'est surtout la moindre des choses. Nous nous sommes décidés vite. On savait ce que c'était que l'angoisse de l'attente ». Le nom d'Allison s'est imposé assez rapidement : « C'était le coup de foudre. Elle parlait d'environnement, de protection de la nature ! Cela nous branchait. Et puis la photo, le visage, le sourire merveilleux. Et quelques mots aussi, des mots glissés dans sa lettre de présentation ». Comme quoi le choix d'un

jeune tient à tout et à pas grand chose.

« En l'espace d'un an, Allison est devenue notre fille américaine ». Jocelyne Barreau parle d'elle avec beaucoup d'émotion : « Cette fille avait toutes les qualités : elle était douée, gentille, souriante... Parfaite quoi ! ». Et puis elle lâche cette confession touchante : « A un moment je me suis même demandé si on était à la hauteur ». Jocelyne parle des exploits scolaires de son hôte, de ses connaissances, de son intelligence. Elle revient, ensuite, sur ce qu'elle juge le plus important, à savoir : « ses incomparables qualités humaines ».

L'accueil, Jocelyne ne le nie pas, « c'est quand même une certaine responsabilité. On doit redoubler d'attention. On pense toujours aux parents naturels, à ce qu'on leur doit. Mais alors, en retour on reçoit... (Jocelyne achève sa phrase d'un geste qui symbolise le tout ou la profusion) ». Trois ans après son séjour et son retour aux USA, Allison se marie. Gérard Barreau parle nous parle de l'événement : « Nous étions invités. Tout était très préparé, très organisé, très hiérarchisé. Et bien, à l'église, nous étions placés juste derrière les parents, à côtés des grands-parents et devant tout le reste de la famille. C'était très fort ». Jocelyne ajoute : « Aujourd'hui encore, ils ne cessent de nous remercier, alors que cet accueil date de 93 ». Puis elle conclut sur le chapitre Allison : « Mais c'est vrai qu'entre elle et nous, c'est pour la vie. On sait que notre relation est privilégiée ».

1994. Jérôme - « Une habitude »

Jérôme a 15 ans. Il prépare son dossier tranquillement ; il est sûr de lui ; il veut partir aux USA. Quand on demande à Jocelyne et Gérard si un départ aux USA est plus rassurant qu'un départ au Mexique, d'une seule voix ils répondent : « Il nous aurait dit qu'il voulait passer un an en Finlande cela aurait été pareil. La langue ce n'est pas le plus important dans l'histoire. Et c'est aux gosses de choisir leur destination. De notre côté, ce départ a été plus calme. C'était presque devenu une habitude. Au printemps, le dossier de Jérôme part aux USA. « Il est arrivé une chose très curieuse. Quand une famille d'accueil potentielle a eu son dossier en main elle a remarqué que nous recevions une américaine. Le père a alors téléphoné à Allison, pour qu'elle leur parle de Jérôme ». Le « rapport » d'Allison a du être bon, puisque après s'être entretenue avec elle, cette famille se décide à accueillir Jérôme. « Un autre élément a du jouer également », nous dit Jocelyne, « J'avais dit à Jérôme : « Mets cette photo (voir ci-dessus) où tu es avec ta petite soeur. Moi, je serais une mère d'accueil, je flasherais tout de suite. » Et ça a marché. Il a été reçu par une famille de trois enfants. Ils nous ont confirmé après-coup que cette photo avait été déterminante ». Jocelyne sourit et nous glisse : « Quelquefois, il faut savoir jouer avec les sentiments ».

Jérôme part en Août. « On était complètement détendus. On avait déjà une bonne expérience (rire !). Le cap le plus difficile était passé. Jérôme est « tombé » dans une super famille. « Il a été heureux pendant un an. Ça a roulé. Cette famille s'est beaucoup battue, à énormément investi pour lui : pour l'inscrire à l'école, pour le soutenir en anglais. Il l'ont littéralement porté ; ils ont été très présents. L'école et les professeurs nous l'ont confirmé. Nous savons aujourd'hui qu'ils ont

CONVOCAZIONE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

L'assemblée générale de PIE se tiendra le Mercredi 29 avril 1998 à 18 H. au siège de l'association :

12, rue Berbier-du Mets. 75013 Paris. Fax : 01 42 17 08 10

L'ordre du jour est le suivant : ● Approbation du compte-rendu de l'assemblée générale ● Rapport financier ● Rapport moral ● Renouvellement des membres du conseil ● Fixation de la cotisation annuelle ● questions diverses

MANDAT

Je soussigné(e) :

absent lors de l'assemblée générale, donne pouvoir :

au président Olivier Gallo

à :

pour m'y représenter et participer à tout vote en mon nom.

Fait à : _____ Le : _____

Signature, précédée de la mention : « Bon pour pouvoir »

Au Mexique, David et sa famille d'accueil



David, Stéphanie (tous les deux ont été adoptés) et Jérôme encadrent Allison, leur hôte d'une année.



Le mariage d'Allison. « C'était une fille merveilleuse ».

considéré Jérôme comme leur fils. Il est devenu leur enfant. » L'année dernière les Barreau ont rendu alors à Jérôme. Les deux Barreau se sont découverts beaucoup de points communs. « Nous nous sentons très proches d'eux. Nous avons passé quinze jours ensemble et nous avons l'impression de nous connaître depuis toujours. Et puis, ce n'est pas un hasard si sa mère d'accueil a réagi sur la même photo que moi ».

Une année sans problème ? « Des problèmes, il y en a toujours. Quand on reste chez soi on en a également des problèmes. C'est la vie. On ne peut pas tout ramener au fait d'être ailleurs. » Un point fort concernant l'année de Jérôme ? Jocelyne répond : « Rien de particulier. Tout était fort, tout était bien ». Gérard répond : « Quand j'ai découvert quel point le père considérait Jérôme comme son fils, ça m'a particulièrement touché. Il bricolait, jouait avec lui. D'ailleurs, quand nous sommes allés là-bas, c'était amusant, car Jérôme était chez lui. C'était sa maison. On était gênés, tant il était à l'aise ». Les parents n'ont-ils jamais éprouvé un sentiment de jalousie ? « Non vraiment, et à aucun moment. Au contraire. C'était merveilleux. C'était puissant. Un grand amour. D'ailleurs quand on les remercie d'avoir accueilli notre fils, ils nous répondent : « C'est nous qui vous remercions de nous avoir confié Jérôme ». Je trouve ça tellement gentil que j'ai fait le même compliment à la famille d'Allison (rires). Jérôme est revenu des USA beaucoup plus sûr de lui. « C'est un garçon qui jusqu'à l'âge de 12 ans ne nous quittait pas. Il était collé à nous en permanence. Sur ce point-là, il a complètement changé. Le détachement a été très positif ».

En bonne déléguée, Jocelyne cherche ensuite à généraliser les effets de ce type de séjour : « Les jeunes apprennent vraiment à se prendre en charge. De toute façon, dans le positif et dans le négatif, cette expérience est un révélateur et il faut, à mon avis, s'appuyer dessus pour améliorer les choses, autrement dit pour améliorer les attitudes et les relations. Jérôme, par exemple, a appris à s'ouvrir totalement aux autres. Il avait, sans aucun doute, ce potentiel en lui. Mais il s'est vraiment révélé là-bas ».

Lygia 96 - « Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage. » Au retour de Jérôme, les Barreau se décident à accueillir une autre fois. « Après tout, c'était normal, nous avions eu deux départs ; il n'était donc pas question d'accueillir une seule fois ». Cette fois, ils choisissent une jeune Brésilienne. Tout est prêt ; ils l'attendent. Mais quelques temps avant sa venue, la jeune fille se désiste. « Ca nous a fait un coup ». Les Barreau parlent de cet échec de façon grave : « Andrée, notre déléguée, nous a proposé d'autres remettes, mais nous lui avons dit : « Attends il faut qu'on s'en remette ». Vraiment c'était très dur. Et puis on s'est dit, « c'est un signe, ce n'est pas le moment, n'allons pas forcer le destin ! ». La famille décide donc de remettre l'accueil à l'année suivante. L'année passe. Fidèles à leur promesse, les Barreau se manifestent à nouveau. Ils « craquent » pour Lygia. « En fait on hésitait entre une brésilienne et une japonaise. Or, le père de Lygia est japonais et sa mère est brésilienne. Et franchement, quand on voit une fille comme ça, on ne peut que craquer, non ? » Fiers, ils mettent en avant sa photo. Puis ils ajoutent : « Dans sa lettre elle s'exposait avec une telle franchise que nous n'avons pas hésité ».

« Lygia était inapte à pas mal de problèmes familiaux ». Elle trouve, chez les Barreau un vrai foyer, une vraie famille. « Elle ne savait pas ce que c'était que de manger à table, tous ensemble. Elle a appris ça. Avoir un père, des frères, des sœurs ». Récemment, Lygia a écrit à Jocelyne. C'était à l'occasion de son anniversaire : « Elle me dit que j'ai transformé sa vie. Elle est mignonne comme tout, elle me dit même que je lui ai appris plein de choses ». On demande à Jocelyne et à Gérard ce qu'ils pensent, eux, avoir apporté à leurs hôtes. Ils réfléchissent longuement. C'est Jocelyne qui répond la première : « C'est dur de savoir... Je ne vois pas, non... Si, en fait, pour Lygia je sais. On lui a appris la vie en famille. Allison c'est plus dur à définir, car elle avait tout. On lui a peut-être appris des petites choses. Moi par exemple, je lui ai appris à faire de la mayonnaise (rires). Plus sérieusement, je dirais qu'on lui a permis de réajuster certaines valeurs (le rapport Europe/Amérique, des choses comme ça...).

En guise de conclusion, on tente tous ensemble, de définir quelques règles, Jocelyne hésite, puis se lance : « Je crois que le fait d'accueillir un jeune aide beaucoup à supporter le départ de son enfant. On comprend mieux les situations. On anticipe les problèmes. Quand on a observé les difficultés que rencontre un jeune étranger, alors on est mieux placé pour donner de bons conseils à son enfant. En matière d'accueil la seule chose qui compte c'est l'échange intérieur, le contact humain, les relations humaines. L'environnement, le milieu, le niveau de vie, la vie extérieure... Tout ça, ça ne compte pas ». Jocelyne reconnaît, par ailleurs, qu'il est bien difficile de généraliser. « On a quelquefois des conseils de l'extérieur. Les gens nous expliquent comment il faut faire, les choses à dire et celles à ne pas dire ». Avec humour elle ajoute : « Quand on les écoute, on réalise qu'ils ont toutes les connaissances nécessaires pour bien accueillir. Moi, je me demande pourquoi ils ne le font pas ! ». Elle relance : « On hésite toujours à accueillir, on a peur, on a peur de ne pas convenir, de ne pas être à la hauteur, mais en fait on est juste là pour leur offrir une vie de famille, une vie de tous les jours. Et je crois, que lorsqu'on a donné ça, on a tout donné ». Et lorsqu'on a dit ça, on a tout dit. ♦

Jérôme et son «père» américain.
Lygia : «Il suffit de la voir et on craque».



Un faux départ, quatre accueils

FAMILLE BORIE.

Nous sommes en 1990. Pour les Borie tout commence par un petit encart dans «Femme actuelle». Il y est question de séjours à l'étranger. Mr et Mme Borie songent à envoyer un de leurs enfants. Mais, à l'époque, Pierre et Hélène sont trop jeunes. Le projet est donc remis à plus tard. En attendant, PIE propose alors à la famille de recevoir. Les Borie se disent : « Pourquoi pas ? ». Et les voilà qui accueillent. D'abord une fois, puis deux, puis trois... Au moment d'accueillir pour la quatrième fois, Mme Borie dresse un petit bilan collectif et individuel des expériences et en profite pour nous glisser quelques précieux conseils.

De manière générale.

A PIE on m'a dit : « Vous allez voir, l'accueil c'est formidable, c'est la source de plein de joies. » J'ai tout de suite été partante. J'étais très enthousiaste. Quelque temps plus tard il nous a fallu choisir un jeune. Pour nous le choix fut relativement simple. Nous voulions une Canadienne ; Susan était canadienne ; c'est donc Susan que nous avons pris. Je dirais donc que c'est le Canada plus que Susan que nous avons choisi. La seconde fois ce fut encore plus simple : c'est Susan, notre hôte, qui fit son choix. Elle opta pour Sandra. Et un an plus tard, Sandra nomma Piia. Bien sûr, nous et nos enfants donnions aussi notre avis, mais globalement nous nous laissons guider par le choix de la jeune fille qui était à la maison. C'était comme une chaîne. Nous faisons aussi attention au prénom. Vous remarquerez que nous n'avons accueilli que des filles. Ça c'était une donnée évidente, il fallait que ce soit des filles.

Question adaptation je suis persuadée d'une chose : il faut trois mois. Les premières semaines c'est du tout beau, tout nouveau. Après il commence à y avoir moins d'échanges avec le pays naturel, le temps en France se dégrade, et à l'école ça devient vraiment difficile. C'est le creux de la vague. Et puis, Noël arrive ; et là, d'un seul coup, ça y est, tout se débloque, tout est plus facile. Les jeunes parlent mieux ; elles se sentent en France comme chez elles ; on peut dire qu'elles sont intégrées. Il faut savoir que nous, à Noël, nous organisons un petit voyage à Paris ; histoire de montrer toutes les belles choses de la ville. Peut-être que ça les aide. Nous avons toujours reçu des filles très simples, très gentilles. Je ne sais pas si c'est un hasard, mais le fait est qu'elles se sont parfaitement adaptées à notre mode de vie et à notre monde. Toutes les trois ont été très bossueuses, très brillantes ; à l'école, elles ont même été de vraies locomotives pour leur classe. Elles ont toutes les trois passé leur bac français et ont obtenu de bons résultats. Je crois qu'elles ont beaucoup appris à notre contact et qu'elles ont été pour nous une bouffée d'air pur, un vrai ballon d'oxygène.

A l'extérieur on nous disait : « Accueillir, cela doit déranger, cela doit perturber la vie de couple et la vie de famille. » Les gens raisonnent toujours

comme si un intrus pénétrait chez nous et nous causait du tort. Je crois que ceux qui pensent comme ça ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. Ces trois accueils ont, en réalité, été trois expériences formidables. Je dirais même que l'expérience a été de plus en plus extraordinaire. C'était de la richesse qui s'accumulait. De toute façon, il faut prendre ça simplement, ne pas s'angoïsser, laisser les questions et les réponses venir naturellement. Nous n'avons jamais réussi à réunir nos trois hôtes en même temps, mais j'espère que ça viendra.

Susan, la Canadienne.



Susan était brune, avec de magnifiques yeux verts, des tâches de rousseur. Elle était très gracieuse et assez timide. Au départ, elle a eu des difficultés en Français. Elle en avait fait sept mois, elle avait du mal à appliquer ses connaissances. Elle disait toujours : « Je connais ce mot, mais je n'arrive pas à le dire. » Susan était la plus jeune de cinq enfants (4 sœurs). Elle avait déjà l'esprit de famille. Elle s'est étonnée assez facilement. Mais je crois que cette année là lui a fait beaucoup de bien. Elle était la grande sœur. Cela l'a changée. De son côté, elle nous a appris à communiquer différemment. Elle nous a fait réaliser que dans la vie il y avait des choses minimes et des choses plus importantes.

Sandra, l'Islandaise.



Elle était blonde. C'était un vrai physique de nageuse, elle avait les épaules larges. Mais, mon Dieu, elle était bien faite et elle avait une coupe de cheveux très originale (très courte mais très originale). A son arrivée, ses connaissances en français se limitaient à quelques mots : sable, soleil... Elle n'avait aucune base de grammaire. Le professeur a été très gentil. Il a mis à sa disposition une institutrice à la retraite, et cela l'a beaucoup aidée. Sandra a énormément progressé durant l'année. Au deuxième trimestre, en histoire-géographie, elle a tout de même eu la meilleure note de sa classe. Son professeur n'en revenait pas des progrès qu'elle avait pu accomplir.

Sandra a eu des difficultés réelles à s'adapter. Elle était de la ville et a eu beaucoup de mal à se faire à notre vie de campagne. Au creux de la vague, elle est vraiment tombée bas. Elle voulait partir, changer... Mais j'ai senti son mal être... Alors je lui en ai parlé. Je crois qu'elle a été très surprise de mon attention. Par la suite ça a été de mieux en mieux. Aujourd'hui c'est notre plus fidèle fille. Et la campagne, maintenant, elle adore ça.

Piia, la Finlandaise



Elle était aussi très jolie, fine et mienne. Ses cheveux étaient très longs. Piia était très nature, très campagne. C'était une fille d'une simplicité extraordinaire. Chez nous, elle a été bien. Elle faisait attention à tout. Elle a été étonnante à l'école. Elle a fait de l'escalade (c'était sa spécialité) et elle a réussi à emmener son lycée au championnat de France. Oui, carrément ! Elle a été un élément très important dans l'équilibre de la famille ; je crois qu'elle m'a même aidée dans mes relations avec ma fille. C'est elle qui s'est sans doute le plus facilement et le mieux adaptée à notre vie et à notre mode de vie.

Coupon-réponse

Je désire recevoir le journal «Trois Quatorze» régulièrement (gratuit)
Merci de découper ce coupon et de le renvoyer à :
PIE / CTO - 12, rue Berbier-du-Mets - 75013 Paris

NOM et PRÉNOM : _____

TÉL : _____

ADRESSE : _____

DOSSIER LES GRANDES FAMILLES

Partir et accueillir

ENTRETIEN. Mme Simonet est, comme beaucoup de mères, la plaque tournante de la vie de sa famille. Elle a vu son fils aîné partir aux USA, elle a suivi à distance son aventure, puis elle l'a vu revenir. Elle a reçu un jeune américain, l'a accompagné dans sa découverte de la France, du lycée et de sa famille, puis l'a laissé repartir. Elle s'apprête aujourd'hui à doubler l'expérience.

La décision

« Au départ, on avait essayé d'organiser quelque chose nous-mêmes, mais ça s'est vite avéré compliqué, voire impossible. Alors on a décidé de passer par un organisme. Au lycée, on nous a fourni des documentations. Autant que je me souviens on a choisi PIE parce qu'il y avait quelqu'un dans la région. On a rencontré Madame Bachelot et puis voilà... Vincent est parti. » Quand on demande à Claudine Simonet si la décision d'envoyer son fils pour toute une année à l'étranger a été difficile à prendre, elle répond, sans hésiter : « Franchement, je ne m'en souviens plus. » Et puis elle ajoute : « C'était sa décision à lui, moi je crois que j'ai simplement décidé de jouer le jeu. De toute façon on finit par se faire à l'idée. »

L'attente

« L'attente de la famille d'accueil est longue. On a beau savoir que le nom de cette famille va arriver, tant qu'on ne l'a pas, on n'y croit pas. On se met à même à douter. Claudine Simonet reconnaît que le principal intéressé, son fils, était peut-être moins stressé par cette attente qu'ils ne l'étaient, elle et son mari. « En tout cas, il le montrait moins. »

Le départ de Vincent. L'absence

Un moment pénible pour une mère de famille. « De toute façon, c'est comme cela... Que voulez-vous faire ? Mais c'est dur... Oui, ça c'est sûr. » Claudine Simonet rapproche ce départ pour une année du départ définitif de l'enfant ; du jour où il ira vivre sa vie, hors de la maison. Ce départ serait une sorte de répétition générale. « C'est même plus dur que cela. Car l'éloignement avec ses enfants est rarement aussi profond. Non pas tant en raison de la distance, que de la durée. A moins que son enfant parte vivre et travailler à l'étranger, on est généralement amené à le voir plusieurs fois par an. Là, c'est une année entière, c'est important. La fracture est brutale. » Deux ans après, la blessure de ce départ est-elle refermée ? « Non, vraiment non, pour moi c'est encore un très mauvais souvenir. Pour les enfants c'est différent ; ils n'ont pas, du moins il me semble, la même vision du temps. »

L'arrivée d'Alan. Qu'est-ce qu'accueillir ?

Les Simonet ont pris assez tardivement la décision d'accueillir. Ils ne se souviennent plus précisément des raisons pour lesquelles leur choix, à l'époque, s'est porté sur Alan, un Américain : « Je crois me souvenir que dans sa présentation il paraissait original. Il était assez artiste. » Peu de préparation, donc, avant la venue de l'hôte étranger : la chambre de Vincent qu'on débarrasse, un ou deux échanges de courrier. Alan arrive au tout début du mois de septembre, 2 jours avant le départ de Vincent pour les USA. Les deux enfants se croisent. « C'est peut-être à cause de cela, mais je n'ai pas de souvenir très précis. Si, je me souviens qu'Alan parlait très mal français. Au début, cela nous a fait peur. Mais finalement ça n'a pas été un vrai problème. Il a fait de gros progrès pendant l'année ! » Il est difficile pour Claudine Simonet de faire ressortir un souvenir plus qu'un autre. Elle évoque plutôt une impression générale : « Alan était très différent de nous. Sa façon de vivre, son besoin d'indépendance. Voir et vivre avec quelqu'un qui s'étonne de votre façon de fonctionner, c'est vraiment enrichissant. »

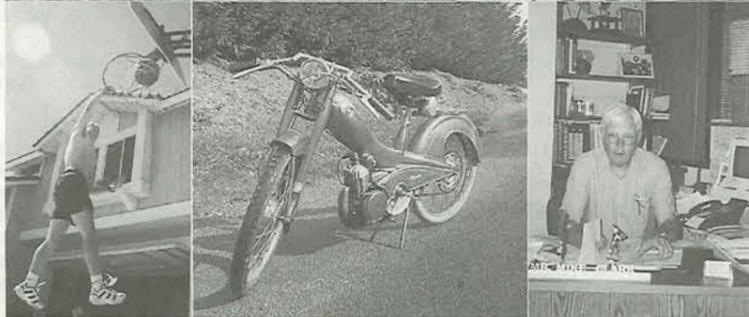
« Je crois que nous n'avions rien échafaudé de précis autour de sa venue, de sa personne. Nous avons composé avec son caractère. » Claudine Simonet dit avoir fait avec Alan, comme elle faisait (fait) avec ses enfants. « Au début, j'étais sans doute un peu plus douce. Et puis ensuite, je me suis rendu compte qu'il était peut-être un peu trop indépendant... Enfin, pas très attentionné. S'il y avait quelque chose à faire, il pouvait se défilier. Il faisait, somme toute, comme les autres, comme mes propres enfants. Alors j'ai agi comme avec mes propres enfants. Il fallait bien qu'il suive le mouvement. »

Alan et Camille.

Alan était-il si différent ? « En fait il avait un trait de caractère très proche de celui de ma fille, Camille. Il était assez entêté. Alors, entre elle et lui, ça a fait des étincelles ! Ils se disputaient pour des bêtises, aucun des deux ne voulait céder. La position d'Alan m'a parfois agacée. Je comparais son attitude à celle de mon fils. Eux savent s'y prendre avec Camille. De temps en temps ils lâchent du lest, et ça, Alan ne savait pas le faire. Il me semblait manquer de recul et de maturité. De toute façon, tout cela nous a fait avancer. L'été dernier, par exemple, quand nous sommes retournés voir Alan aux USA, Camille était vraiment ravie de le revoir. C'était vraiment très touchant d'assister à leurs retrouvailles. »

La maladie de Vincent

Au beau milieu de son séjour aux USA, Vincent est tombé malade. « Il s'en est rendu compte un peu par hasard. Suite à un cas de méningite dans son entourage (dans son club de soccer, je crois), Vincent a reçu un traitement préventif. Mais, par négligence, il n'a pas mené le traitement à son terme ! Et, quelques jours plus tard, il a été pris de violentes maux de tête. Il a filé à l'hôpital pour découvrir qu'il n'avait pas la méningite (ouf !), mais que ses résultats sanguins n'étaient pas bons du tout, on a vraiment craint le pire. »



De haut en bas :
A l'entrée du village
Le tracteur : « On est chez mes parents. Mon père est agriculteur en retraite. Allan et lui s'entendaient bien. »
Avec Allan.
« Ce jour-là on ramassait le muguet. C'était très sympa. »
Aux USA.
Jérôme et quelques uns de ses amis
La mobylette d'Alan.
Mr Clark. Une figure importante.
Proviseur et « Père d'accueil » de Vincent. « Il nous a écrit. Il parlait de notre fils en termes très élogieux. Nous étions presque gênés. »



Soccer aux USA.
Vincent en n°9
Photo publiée dans le journal local.

La distance a-t-elle rendu les choses plus difficiles ou plus compliquées ? « Non, c'était la nouvelle en elle-même qui était dure, puis l'attente des résultats. Mais tout ça aurait été la même chose, exactement la même chose en France. Il n'y avait que le problème du décalage horaire (les coups de fil et les contacts avec les médecins, en pleine nuit), mais sinon la distance n'a rien changé. Vincent a été bien suivi. Mon mari est médecin lui-même. Il est parti là-bas. Mais Vincent était déjà sorti de l'hôpital. » D'après Claudine Simonet les choses sont rentrées dans l'ordre et « on ne peut pas dire que cela se serait passé plus facilement en France. Dans ces cas-là, c'est purement la fatalité. Que voulez-vous faire ? » Jamais, même au cœur de ces moments très difficiles, Claudine et Bernard Simonet n'ont regretté d'avoir envoyé leur fils si loin et si longtemps ; « Non, jamais ». S'ils reconnaissent avoir été très rapprochés, ils disent ne s'être jamais posés le problème en rapprochant la santé de leur fils de son départ. Vincent, quant à lui n'a jamais voulu rentrer en France. Il a tenu, coûte que coûte, à s'accrocher et à mener son séjour jusqu'à son terme. « Dès le début de sa maladie il nous a dit : je ne reviendrai pas. Je dois dire qu'à cette occasion, comme ensuite à l'occasion de son changement de famille, il nous a paru très solide, très sûr. Nous découvrons cette force de caractère. Cela nous a surpris. »

Le changement de famille

Quelques temps plus tard, les relations de Vincent avec sa famille (elles étaient jusque-là plutôt bonnes) se sont, en effet, subitement dégradées. « Vincent s'était toujours très bien entendu avec le plus jeune des fils de la famille. Il y avait, par contre, toujours eu des frottements avec l'aîné. Mais tout-à-coup, ce dernier s'est montré très jaloux. La mère d'accueil a mal supporté la situation et, selon Vincent, a pris clairement le parti de son fils. » Les Simonet ont tenté alors de convaincre Vincent de faire des efforts. Vincent les a fait ; mais la situation a continué de se dégrader. « Un jour, Monsieur Mayton a expliqué que sa femme ne supportait plus la situation (ça en devenait presque maladif) et qu'il valait mieux qu'il aille dans une autre famille. » Après coup, il semble que le fils aîné ait été très jaloux de la relation Vincent/Mr Mayton (Mr Mayton était en réalité son beau-père) et ait très mal supporté l'attention que ce dernier portait à leur hôte. De même, il aurait très mal supporté la maladie de Vincent et la venue, suite à cette maladie, du père naturel de celui-ci. « Oui, les rapports ont vraiment clairement évolué après que mon mari s'est rendu aux USA. Nous avons beau avoir pris toutes les précautions (et nous ne pouvions de toute façon faire autrement que de nous déplacer, il semble qu'un certain équilibre ait, à partir de ce moment-là, été rompu. Le frère d'accueil de Vincent avait du mal à admettre qu'on puisse faire preuve d'autant d'attention envers notre fils. »

La seconde famille

Vincent a ensuite été placé dans une famille de six enfants, une famille qui accueillait déjà un étudiant étranger (de

nationalité Tchèque). Monsieur Clark, le père d'accueil, était proviseur de la High School de Vincent. De ce fait, il le connaissait déjà avant de prendre la décision de l'accueillir. « Il l'appréciait beaucoup. Il nous avait même écrit auparavant. Une lettre dithyrambique dans laquelle il vantait les qualités de Vincent. Il nous disait que notre fils était un parfait ambassadeur de la France, etc. » Claudine Simonet avoue avoir été très agréablement surprise par l'attitude de ce proviseur. « C'en était presque gênant ». Il faut dire qu'en France nous sommes peu habitués à une telle relation avec l'administration scolaire. L'accueil, dans cette seconde famille, semble avoir été excellent. « Il se souciait beaucoup de son problème de santé, ils étaient très attentifs (repas, vitamines, etc.). La famille Clark était mormon. « Mais, ça n'a pas posé de problèmes particuliers. Ils étaient très ouverts, très tolérants. Vincent n'allait pas à la messe et sa famille ne l'y a jamais contraint ». La déléguée locale d'ASSE (le correspondant de PIE), sans doute un peu trop zélée, a fait quelques reproches à Vincent à ce sujet. Mais les choses sont rentrées dans l'ordre après que la famille d'accueil s'est expliquée directement avec elle. »

Les relations avec Vincent pendant l'année

« C'est ma fille, Camille (10 ans à l'époque), qui a le moins admis et supporté l'absence de son frère. Je crois d'ailleurs que cela s'est un peu reporté sur Alan, l'Américain qui vivait chez nous. Camille a fait preuve d'un peu d'agressivité envers lui. Je crois que c'était, à ce moment de sa vie, sa façon à elle de marquer son manque. »

« Julien, le second de mes fils (il a trois ans d'écart avec Vincent) a eu, je crois, un rôle très important. Il faisait le lien avec son frère en le tenant au courant de la vie extra-familiale (notamment de la vie du lycée, des copains, de ce qui se passait à la télé, du cinéma, etc.). »

Mais il n'est pas toujours facile de parler des relations des autres. Claudine Simonet revient donc sur ses propres relations avec son fils et sur un long coup de téléphone que Vincent lui a passé, un jour, comme ça, en plein milieu d'année. « Il m'a dit, je te téléphone à cette heure-là, car je ne veux parler qu'à toi. Il s'est expliqué sur tout ce qui était arrivé. Il est revenu sur sa maladie, sur les raisons pour lesquelles il avait changé de famille... Nous avons parlé trois quart d'heure. Le coup de fil a été suivi d'une lettre : « Une lettre qui était destinée à moi et à moi seule. C'était très émouvant. Ce sont des petits moments qui marquent... Un vrai pincement au cœur. » Claudine Simonet réalise que sans ce départ (du fils et du frère) il n'y aurait jamais eu cet échange de courrier. « Normalement on ne s'écrit jamais. Là, nous avons eu une vraie correspondance. C'est une chose de grande valeur. On la gardera. C'est important. »

La mobylette

Et Alan, l'américain ? « Il aimait bien dessiner et peindre, il se débrouillait bien. Il nous a laissé des tableaux. J'ai un souvenir précis du jour où il a peint la mobylette d'un copain. Il avait organisé comme un atelier. Il avait sympathisé avec tous les voisins. Tous passaient, regardaient. Un petit papi qui habite en face avait installé sa chaise et le regardait faire. Chaque copain amenait sa mobylette. »

De leur côté, les Simonet lui ont montré les environs (châteaux, visites...). « Pour nous c'était bien. Ce sont des choses que nous n'aurions pas faites sans sa venue. »

Choc culturel.

Un jour, les grands-parents maternels invitent leur « petit-enfant américain ». Au menu : du lapin. « Alan a été très choqué. C'était comme si on lui avait proposé du chat. Il l'a goûté du bout des doigts. » Deux semaines plus tard, repas chez les grands-parents paternels. Au menu : lapin. « C'était dur pour lui, mais on a beaucoup ri... J'ai un mauvais souvenir de mon côté. Alan voulait vraiment voir un concert à Paris. Julien, mon fils, ne pouvait l'accompagner. Il fallait donc qu'il y aille tout seul. Or, nous vivons à la campagne et personnellement je ne laisserais pas mes enfants monter seuls à Paris. La décision a été dure à prendre. Mais Alan était plus urbain. Je lui ai donc donné l'autorisation. Nous avions mis au point tout un programme (retour de nuit) et je voulais qu'il m'appelle régulièrement. Tout s'est déroulé normalement, mais j'avoue que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. C'est une sacrée responsabilité. »

La fin... Le recommencement...

« Au mois de juin, j'étais très stressée. Je ne sais pas pourquoi. Par rapport à ces échanges, je n'en avais jamais été autant auparavant. Et je crois que j'étais la seule dans ce cas-là. Il faut dire qu'Alan nous quittait un jour avant que Vincent ne revienne. » Croisement des destins, fin des aventures...

« Provisoirement seulement puisque nous approchons d'un nouveau départ et d'un nouvel accueil. » Voilà donc Les Simonet en route pour rejoindre la famille des « Grandes familles PIE ». Claudine Simonet est persuadée que tous ces échanges apportent plus qu'ils ne causent de tracas. Julien a décidé aujourd'hui de partir en Afrique du Sud. « Mais il préfère ne partir que six mois et je crois que cette décision a été directement guidée par sa façon de vivre l'expérience de son frère. Quant au fait d'accueillir, cela nous paraît naturel. Mais cette fois-ci la position de Camille sera importante. D'ailleurs, ce sera une fille. »

Pourquoi faire tout cela ?

L'entourage des Simonet ne comprend pas bien ces multiples échanges. On parle de soucis supplémentaires. « Oh la la ! Mes pauvres ! Ça va être dur, pourquoi faire tout cela : Voilà ce que l'on entend. Notre entourage n'a jamais vraiment compris. Il raisonne toujours comme si l'étranger était un invité, quelqu'un qui avait un autre statut. Or, pour les Simonet, tout cela paraît maintenant naturel et enrichissant. Madame Simonet ajoute : « Tout cela a quelque chose d'ordinaire. Puis, elle conclut, simplement : « Et c'est intéressant. »

« Et puis, l'été dernier, nous sommes tous allés aux USA. Nous avons rendu visite à la famille d'Alan. Sa mère était très très reconnaissante. Cela fait plaisir. Puis nous avons été voir les deux familles d'accueil de Vincent. Nous avons été très bien accueillis. Vraiment. »

LA VIE INTÉRIEURE BUREAU, DÉLÉGUÉS, PROGRAMMES

Ma vie à Ubon, en Thaïlande

ODYSSÉE RACONTE.

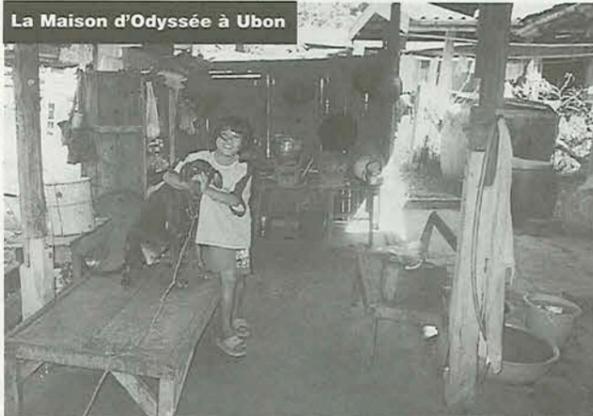
LE PAYS, LES FILLES,
LA BOXE, LA NOURRITURE
ET L'ÉCOLE...

O n ne le dira jamais assez : les Thaïlandais sont très accueillants et très très souriants. Question nourriture, contrairement à ce que tout le monde m'avait dit, je n'ai rien trouvé d'extraordinaire (mais je suis, c'est vrai, un peu difficile). En Thaïlande, la façon de manger est très différente de la nôtre. Mais pour le reste, c'est assez simple : une bonne portion de riz et six ou sept préparations différentes de viande, de poisson et de végétal. A côté, dans des coupelles il y a des sauces, plus ou moins épicées. A l'apéritif, au goûter et au petit déjeuner, les Thaïlandais mangent ce qu'on appelle le «Papaya-pa-pa» ; une sorte de concombre très fort, qu'ils épluchent en toutes petites tranches, qu'ils assaisonnent avec piment ou épices et qu'ils mangent avec du riz gluant. Mes parents sont très gentils avec moi. Mais, question soeur, ce n'est vraiment pas ça ! S'il y a une chose que je ne souhaite à personne, c'est bien d'avoir une fille avec un caractère comme celui-là. Elle n'était pas prête du tout à recevoir un étudiant étranger ; elle était très jalouse. Le premier mois, croyez-moi, elle m'a donné beaucoup de fil à retordre. Il faut dire qu'en général, les filles thaïlandaises supportent très mal leur couleur de peau et leur os du nez aplati, alors, quand elles voient un blanc avec un beau nez, elles craquent direct. Et encore, moi j'ai la peau bronzée. Mais il y a une américaine dans ma classe qui a la peau blanche comme neige et que les Thaï trouvent tout simplement extraordinaire. Comme prévu, je fais de la Muay thaï (ou Boxe thaïlandaise) : deux heures par jour, tous les jours, sauf le dimanche, avec un entraînement spécial pendant

les vacances. Ici, ils n'ont pas du tout les mêmes méthodes d'entraînement qu'en France. Question climat il fait très chaud (je n'ai pas besoin de m'étendre sur le sujet), et quand il pleut (pendant la saison), croyez-moi, ce n'est pas trois gouttes. Il faut savoir que les Thaïlandais sont très attachés au respect. Ils respectent beaucoup de choses : Boudha, les moines, le Roi, la Reine, ceux qui ont le savoir et quelques traditions qui ont perduré jusqu'à nos jours. De tout cela, les Thaïlandais sont vraiment très fiers. A l'école, par exemple, les élèves, avant de rentrer en cours, se rangent et chantent l'hymne national. Puis ils prient Boudha... Ensuite ils montent en classe.

Mais, curieusement, à partir de là, ils n'ont plus aucun respect pour quoi que ce soit. Dans les salles de classes, par exemple les tables, les chaises et les murs sont complètement défoncés. Ma maison est un chalet à la thaïlandaise. Le rez-de-chaussée est fait en ciment et le premier étage en planches. Comme ma chambre est au premier les moustiques passent comme ils veulent entre les planches. Voilà, maintenant, je veux tous vous remercier : PIE, l'accompagnatrice qui est venue avec moi, l'association YES, ma famille et, en particulier ma mère, elle qui m'a énormément aidée et qui a sacrifié beaucoup de choses pour moi. **Odyssée.**

La Maison d'Odyssée à Ubon



Odyssée, parmi d'autres élèves

Séjours au pair,
les bénéficiaires

PARTIR AU PAIR, A QUOI ÇA SERT ? Sandrine est partie au pair aux USA en 94-95. Trois ans après son séjour, elle dresse, en trois points un petit bilan de son expérience.

Apprendre l'anglais

C'est le plus gros acquis. L'année au pair me paraît être un moyen très sûr pour progresser. Je suis en fac d'anglais actuellement et je peux comparer avec ceux qui n'ont pas cette expérience d'une année à l'étranger. Lorsque j'ai des exposés à présenter ou des oraux à passer, les mots me viennent facilement. Je n'ai aucune difficulté à communiquer. La langue m'est familière. Les autres me disent «Mais, comment fais-tu ?». Eux sont obligés de lire leurs notes, ils ne peuvent pas improviser. Pour faire des études de langues, j'aurais même tendance aujourd'hui à qu'il est indispensable de partir. C'est une question d'oreille. Il faut l'entraîner, l'habituer.



Rencontrer une famille.

Quatre ans après je peux dire que j'ai toujours une seconde famille à l'étranger. Ils m'écrivent m'envoient des photos. On se téléphone. Les grands-parents sont venus deux fois en France. Ils m'appellent leur «daughter». Je crois qu'une partie de moi est encore en Utah. L'année qui a suivi mon séjour, ils ont repris une jeune fille au pair. Comme j'étais de la Réunion et que

nous nous étions entendus parfaitement, ils voulaient reprendre une fille de la Réunion. Finalement ils ont choisi une Norvégienne ! **Apprendre la vie.** Je venais de l'autre bout du monde. Pour moi, les USA, deux enfants dont je devais m'occuper pendant un an... C'était quelque chose. Beaucoup de responsabilités. J'ai appris l'indépendance, je me suis ouverte l'esprit. J'ai appris la vie.

Vie au Pair.
Un repas
en famille.

LES PARTICIPANTS, LE BUREAU, LES DÉLÉGUÉS, LES PROCHES...

BRÈVES

IMAGES DE SPORT
François, «the kicker»
Karim et Mickael
Odyssée, à l'entraînement

Nouvelles de tous ceux qui travaillent autour de nos programmes. Dates et événements clés.

STAR EN OVALIE

François, 18 ans, profite de son année d'étude en High School pour se faire remarquer par les universités américaines. Fils d'un célèbre international de Rugby, il a su, en moins d'un trimestre, intégrer l'essentiel des règles du football américain (c'est déjà un exploit) et a réussi à s'imposer au poste de «kicker» (buteur) de l'équipe de la Rocky Mountains' High School. Cette performance n'est pas mince. Il faut savoir en effet que bien peu de Français parviennent à gagner leur place dans les équipes premières des écoles US. Et François ne s'est pas arrêté en si bon chemin. Au mois de décembre dernier, il a remporté avec les Grizzlys (c'est le nom de son équipe) le titre de champion du Wyoming. Un autre à sa place se serait arrêté là... Mais pas François... A l'occasion d'une rencontre, il a en effet passé un «kick» magistral (plus de 46 yards et établi, par là même, le nouveau record de sa High School. La coupe est pleine ? Non ! Grâce à ses exploits répétés, François a fini par se faire remarquer par plusieurs universités US (University of Wyoming, Colorado State University et UCLA... Excusez du peu !). Les écoles en question se disputeraient actuellement sa «signature» pour le compter dans leurs rangs la saison prochaine. Voilà donc notre star nationale prête à embrayer sur une année universitaire et sur de nouvelles performances. Alors... Si vous voyez un petit ballon ovale arriver un jour dans votre jardin en provenance de l'océan, ne vous demandez pas d'où il vient ! **Dernière minute :** François retournerait en France l'année prochaine et remettrait donc à plus tard son projet d'études américaines. **N.B. Chaque année, 1 ou 2 participants se distinguent auprès des écoles étrangères par leurs qualités sportives ou artistiques.**

STAR DES POINGS

Odyssée, 17 ans, vit actuellement en Thaïlande. Avant son départ, il confiait à Trois Quatorze : «Je pars pour la boxe. La boxe c'est ma passion. Je veux réussir là-bas et gagner des années d'apprentissage». Quand on connaît la boxe thaïlandaise et quand on sait la passion de tout le pays pour ce sport, on devine que l'objectif d'Odyssée était ambitieux ! Toujours est-il qu'il est rempli. Odyssée a en effet été sélectionné pour combattre (c'est déjà fort) et a brillamment gagné sa première rencontre (par K.O. à la 5ème reprise). Et, même s'il a perdu la seconde, on peut considérer avec respect son parcours sportif... On sait par ailleurs (voir Impressions en Page 6), qu'Odyssée s'est parfaitement adapté à son nouveau pays ; sans constituer un pur exploit, cette réussite n'en est pas moins tout aussi belle !

EN COMPAGNIE DES STARS

Karim n'est pas basketteur. Il a pourtant profité de son séjour aux US pour réaliser une véritable performance en NBA. Karim a réussi, en effet, à se faire photographier «en compagnie» de Michael Jordan. Un de ses frères, qui n'est pas peu fier, nous raconte son aventure : «Je m'appelle Tijani. Vous devez d'abord savoir que mon frère a toujours voulu voir un match de NBA. Sa famille d'adoption a réussi à avoir des places pour la rencontre Chicago Bulls- Atlanta Hawks (un sommet). Mais les places n'étaient pas très bonnes. Une fois sur les lieux, ils ont réussi à faire un échange avec un bookmaker. Karim s'est retrouvé tout en bas, près des bancs des équipes il a donc pu prendre ces prises de Jordan et des autres joueurs. Il m'a dit que c'était une expérience vraiment fantastique».

PRINTEMPS À CAP D'AIL

Les vacances sont terminées. Merci aux accompagnateurs

ERRATUM

Nous avons confondu Anaïs et Clothilde ! Dans l'article «Les petits pays», paru dans le dernier numéro de *Trois Quatorze* nous avons inversé nos deux «japonaises». Il faut donc lire Clothilde à la place d'Anaïs et Anaïs à la place de Clothilde. Que les intéressées et leurs familles veuillent bien nous en excuser.

LETTRES D'INFORMATION

Nous publions cette année des lettres d'information concernant le programme «Départ». Ces lettres sont adressées aux participants en instance de placement, ainsi qu'à leurs familles. Elles sont (seront) expédiées aux intéressés, à raison d'une par mois, entre janvier et juillet 98. Les participants qui se sont inscrits ou s'inscriront après le mois de mars recevront dans un même courrier les lettres publiées avant leur inscriptions.

Sujet des lettres : N°1 : L'association, ses correspondants, son organisation - N°2 : L'école et la famille - N°3 : Les problèmes - N°4 : L'accueil - N°5 Questions pratiques.

RENDEZ-VOUS

29 avril : A.G. de PIE. De mai à juin : Réunions d'information dans les différentes régions (Les participants sont tous convoqués par courrier).

Juin : Retours des participants PIE et W.H

Juillet, août : Séjours American Summer.

Mi-août à mi-septembre : Départ PIE et W.H.

LES QUATRE FILLES DE MAÎTRE JOLLY.

Elles n'ont rien à envier à celles du Docteur March. Ces quatre filles, si différentes les unes des autres, ont au moins une envie commune : celle de voler bien vite de leurs propres ailes. Delphine, 22 ans, est partie en pionnière au Canada (c'était il y a cinq ans). Caroline, 18 ans, perfectionne actuellement son anglais dans l'état de Washington (USA), Emilie vient de boucler son dossier et a la ferme intention de convertir sa future famille canadienne à la pâtisserie française. Quant à Pauline, 10 ans, elle attend patiemment son tour. Pour se préparer, elle peut (a pu) observer (é) tout à loisir la vie d'un étudiant d'échange puisque sa famille a accueilli une jeune allemande (Jennifer) et accueille actuellement un américain (Jared).

LES QUATRE FILLES DES BORIE

Elles n'ont rien à envier au Docteur March et à Maître Jolly. Susan, Sandra, Piia et Hanna sont respectivement Canadienne, Islandaise, Finlandaise et Japonaise. Elles ont été ou seront accueillies par les Borie (voir page 3). A noter que les Borie, comme les Jolly, demeurent dans la région Poitou-Charentes et que la déléguée de cette région est mère de quatre... garçons.

LES BOISSEAU : UNE IMMENSE FAMILLE

On pourrait leur décerner un trophée. Armelle, 24 ans, est partie un an, avec PIE, à Minneapolis. Vincent, 22 ans, est parti un an, avec PIE, à St Louis. Samuel, 18 ans, partira cette année, pour un an également. Ils ont accueilli 2 jeunes étrangers. Qui dit mieux ? Les Boisseau peut-être... Puisque Emmanuelle, la petite dernière, a tout juste 13 ans !

PROCHAIN NUMÉRO

Dans son 29ème numéro, *Trois Quatorze* s'intéressera de près à l'étrange cas des jumeaux et des jumelles qui décident de partir loin, longtemps, à la même date... Mais dans deux familles Différentes.

Écrivez à Trois-Quatorze
Envoyez-nous photos, dessins,
interviews, impressions, commentaires...
PIE - Trois Quatorze
12, rue Berbier-du-Mets - 75013 Paris

Trois Quatorze N°28 - 15/01/98 - 10000 ex.
PUBLICATION : PIE & CTO - GENÈVE
Rédaction : X. Bachelor
Photos : Davy Siref, X. Bachelor

LETTRES DE FRANCE ET D'AILLEURS...

Une année à l'étranger, mém

ÉCRITS. Ils ou elles sont partis pour un an à l'étranger. Elles ou ils nous envoient de leurs nouvelles. Impressions des quatre coins du monde.

Je suis toujours en vie. Et la vie est même plutôt cool pour moi. Ici le vrai truc magique ce ne sont pas les filles qui se tartinent de crèmes en plein cours, ni la liste interminable des différentes sortes de hamburgers dans les «fast-food», ni même de boire du coca pendant le cours de maths. Non, il y a plus étonnant. Et le plus étonnant c'est bien d'avoir la possibilité d'agir différemment sans être jugée. En France, j'étais la «petite intello» bien sage. Aux USA, je suis devenue la fille à la mini-jupe et aux cheveux arc-en-ciel. Et personne, ici, n'est là pour me dire : «Qu'est-ce que tu as ? T'as pétié un boulon ou quoi ?». S'éclater, prendre un autre point de vue, sans être jugée. Essayez le changement, vous verrez, ça déménage !

Astrid, Scotville, Virginie. Un an aux USA en 97-98

J-1 semaine. Vivement dans un an, je serai revenue et je saurai parler anglais. Un simple coup de baguette magique, et hop ! **J+1 semaine.** Ma famille est super sympa. J'ai découvert plein de choses, surtout à l'école où c'est très différent. Mais j'ai l'impression d'avoir tout vu ! Je peux repartir. **J+1 mois.** «Only one month.» On dirait que ça en fait trois. «I did so many things». **J+3 mois.** Est-il possible de faire ses études aux US ? Je me suis renseignée ; je peux me procurer un visa pour 4 ans en tant qu'étudiante. Ici, j'ai mes amis, mes activités... Donc ma vie. J'ai si peur de rentrer en France. Je ne pourrai me remémorer mes souvenirs avec personne. Ce sera comme si rien ne s'était passé. En venant aux USA, j'ai appris tant de choses !

J'ai la désagréable impression que je vais régresser en prenant le chemin du retour. Ne plus parler anglais va me manquer. Et tant d'autres choses. **J+5 mois.** Je suis à mi-chemin. J'en ai marre des pizzas, des hot-dogs, des hamburgers, mais j'adore les tacos. J'ai des hauts et des bas. Mais pas plus que je n'en avais en France. Parfois, j'aimerais être chez moi et faire ce que je veux, quand je le veux. Ça vaut le coup de faire quelques concessions pour vivre cette expérience ! J'ai tant appris sur moi-même. Maintenant je veux découvrir encore et encore. Il faut absolument que j'aille au Brésil, chez Ana Paula ; au Japon, chez Toshiko ; en Russie, chez Inna ; au Pérou, chez Sara. Ma famille américaine compte beaucoup pour moi. La réciproque est vraie également. Pour mes 18 ans, mes parents américains m'ont offert une bague en or (ils ne sont pourtant pas riches) car tout le monde dans la famille a cette bague. Récemment, ils ont accroché ma photo sur le mur de leur cuisine.

Béatrice, Salem, New-York. Un an aux USA en 97-98

Je me souviens encore de mon premier soir en Iowa, quand j'ai fait connaissance avec ma nouvelle famille, quand on a mangé chez Taco Bell et quand j'ai dormi dans ma chambre pour la première fois. Il m'arrive souvent d'être nostalgique. Ce n'est jamais en pensant à la France. C'est toujours en anticipant mon retour. Je suis nostalgique parce que je sens (je sais) que, d'ici peu (en juin exactement), mon rêve américain ne sera plus qu'un merveilleux souvenir. Je stresse à l'idée de retrouver ma vie d'avant. A l'heure actuelle, je ne me sens pas encore américaine et plus vraiment française. En fait, je suis française pour les Américains et américaine pour les Français. Vivre à cheval sur deux cultures, c'est bien compliqué.

Fanny, Minden, Iowa. Un an aux USA en 97-98

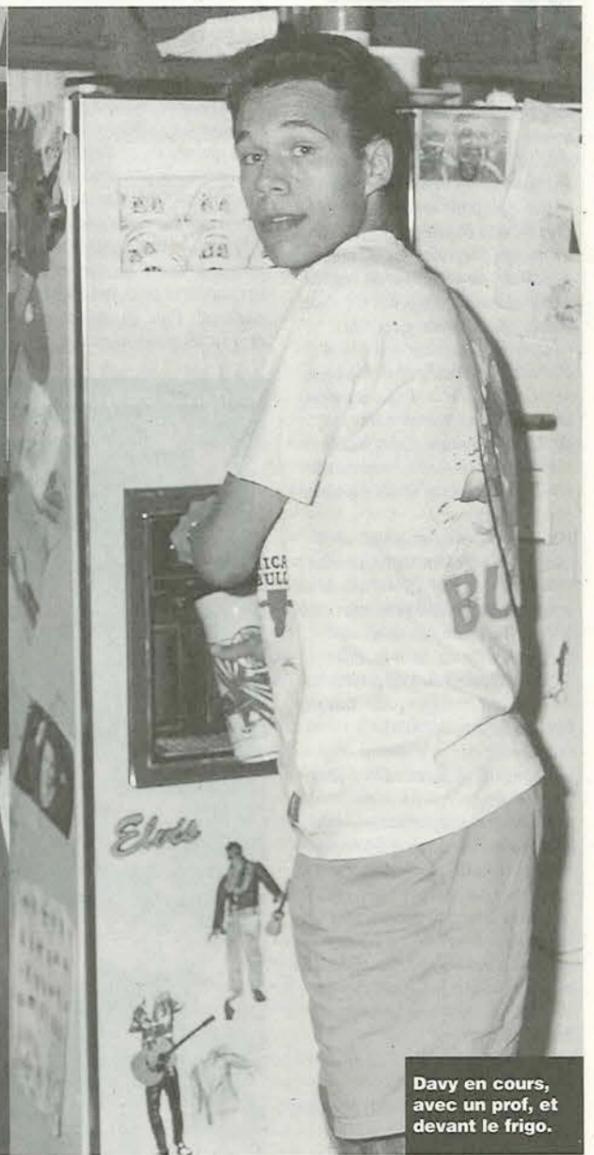
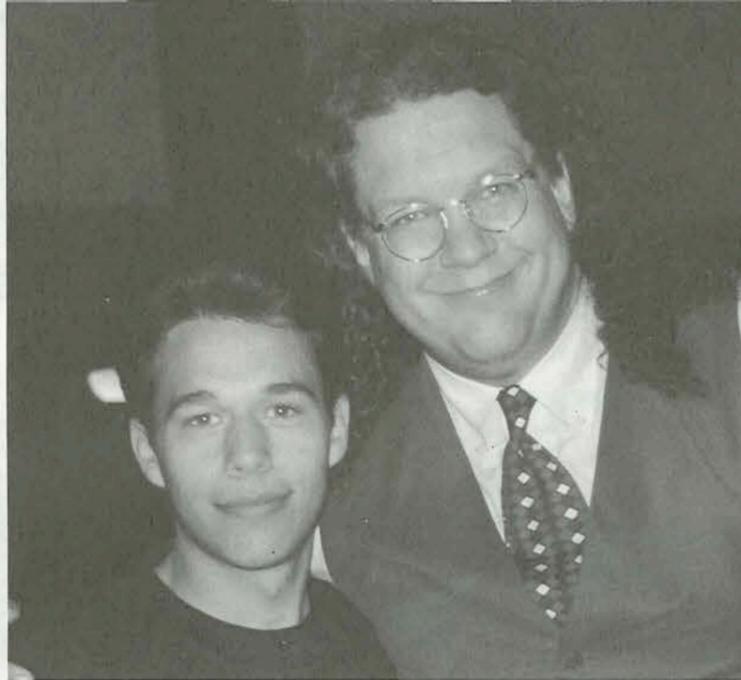
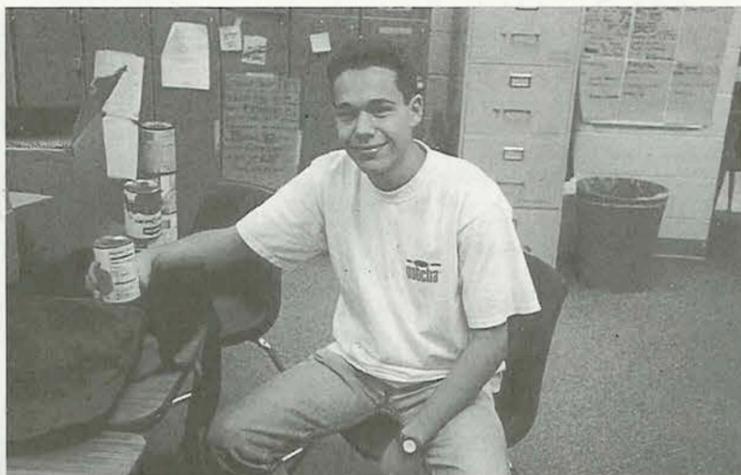
Comme matières scolaires j'ai choisi des trucs inconnus en France : «Band», «Speech», «Crafts», «Government», «Newspaper», «Yearbook»... J'adore. Merci PIE. Vous êtes des anges.

Fanny, Minden, Iowa. Un an aux USA en 97-98

Pour tirer un rapide bilan de cette première moitié de séjour, je dirais d'abord qu'il a fait très beau (4 jours de pluie jusqu'à maintenant), que les Américains sont très chaleureux, qu'ils ont un côté «Je suis le centre du monde» qui m'énerve vraiment, que l'intégration est une étape bien difficile à franchir (mais quand elle est franchie, quel pied !), que le courrier des potes est vraiment hyper important pour le moral, et que le fait d'être Français est un avantage considérable avec la gent féminine. Maintenant il reste 4 mois. Je vais essayer de me faire lentement à l'idée qu'il devra bien y avoir une fin à tout cela.

Anthony, Las Vegas, Nevada. Un an aux USA en 97-98

Moi en tant que mère, je me demandais qui pouvait bien résister à sa bouille rigolote, à ses beaux yeux, à son côté vraiment sympa. Mais pourtant, il n'était pas encore «placé», on ne l'avait pas encore choisi. On me disait : «Rien à voir avec tout ça, un placement tardif, ça peut venir de l'école...». Avec son père nous nous rassurons. François lui n'était pas inquiet. Il disait : «De toute façon, je partirai bien un jour !». En famille, nous faisons mille suppositions : «Peut-être seras-tu placé là ?» «Où là ?». Le lieu



Davy en cours, avec un prof, et devant le frigo.

BASE-BALL

Tu parles d'une civilisation... L'autre jour, j'ai joué au base-ball avec la famille. J'étais batteur. Mais je me demande encore batteur de quoi, tellement j'ai pas attrapé une balle...

Pascal, Winnipeg. Un an au Canada

qui revenait souvent dans les discussions c'était le Wyoming, le pays perdu dans les Rocheuses. Souvent aussi nous revivions «La Mort aux trousses» avec sa campagne immense, ses champs de maïs. Quand nous parlions du départ de François pour les USA, le plus difficile était de paraître tout à fait sûrs de nous. Dans la discussion le moment arrivait toujours où les amis nous demandaient : «Où va-t-il ?». On répondait «Ben là... En fait... On ne sait pas encore». Alors, il nous fallait affronter les regards étonnés et sceptiques : «Quoi ? A un mois du départ...!». On assumait. A 15 jours... Toujours rien... A une semaine... non plus. Et puis, enfin, la nouvelle est tombée : c'était 5 jours avant le départ. Placement : Byron - Wyoming ! Fou rire général de la famille. Ça ne pouvait être que là. Voilà. Aujourd'hui, François vit à l'heure des Rocheuses. Il est très enthousiasmé. Famille, lycéens, copains... Tout se passe très bien.

Mère de François. Un an aux USA en 97-98

J'ai connu des jours durs, j'ai connu des jours tristes. Je me suis cassé la cheville, j'ai changé de famille, les miens m'ont manqué, mon cocon m'a manqué, j'ai dû combattre mes habitudes, j'ai dû surpasser bien des situations difficiles. Mais, en cinq mois, Dieu que j'ai grandi vite ! J'ai appris à surmonter les problèmes. J'ai appris l'anglais (j'ai fait bien plus de progrès en cinq mois que je n'étais parvenue à en faire en cinq années d'études en France). Je remercie le ciel d'être venue par ici.

Gwenaëlle, Ile du Prince St Edward. Canada en 97-98

Nous aimerions connaître Denise et Jim Radomske. Ils nous semblent si proches de nous. Nous aimons leur façon d'éduquer leurs enfants, leur chaleur, leur naturel, leurs règles et leurs valeurs, si simples mais si importantes. Véronique a fait un excellent trimestre en classe (question anglais, il faut dire qu'elle a été bien aidée par le corps enseignant de sa «High School») et en famille (elle participe énormément à la vie associative). Elle est tellement bien dans son nouveau pays qu'elle nous a récemment annoncé ne pas vouloir revenir à la fin de son année. «Tout», bien entendu, «est mieux au Canada». Nous lui avons conseillé de bien réfléchir et elle est revenue sur sa décision !

Parents de Véronique. Un an au Canada en 97-98

Je suis contente d'avoir tenu le coup les premiers mois. La récompense est grande. J'apprécie maintenant vraiment les gens autour de moi ! Il reste quelques moments durs (Noël loin des siens...) et quelques situations frustrantes (mais si je réfléchis bien, une année en France n'est jamais positive dans sa totalité). Je sais que chaque moment est

unique et cela me permet de les apprécier tous énormément. Je vis avec des gens et dans des lieux que je ne verrai qu'une fois. Aujourd'hui, par exemple, je suis à Atlanta, dans la famille de ma famille d'accueil. Je suis très proche d'eux et je sais qu'un jour il va me falloir les laisser. Ça me rend triste. Une année à l'étranger, c'est grand, même dans les moments les plus petits et les plus insignifiants. C'est une vraie remise en cause. Et c'est cela que je cherchais.

Emilie, Harrisburg, Illinois. Un an aux USA en 97-98

Recette. Prenez quelques dizaines de français : des blancs, des rouges, des jaunes des noirs. Ajoutez un peu de stress, beaucoup d'angoisse, énormément d'enthousiasme et de motivation. Mélangez le tout durant deux jours, puis laissez mijoter 8 bonnes heures dans un avion, avec des escales et des transferts. Posez le tout quelques semaines (sans rien chercher à comprendre) histoire que ça décante et laissez, ensuite, l'ensemble s'ouvrir sur l'extérieur et profiter de l'étranger (une bonne dizaine de mois minimum). Pimentez d'un zeste d'émotion, de quelques larmes de joie ou de peine, et de beaucoup de communication... Vous obtiendrez des jeunes plus heureux et plus épanouis. Goutez-y, vous verrez, c'est délicieux.

Karine, Lockport, New York. Un an aux USA en 97-98

Je pensais que les trois premiers mois allaient être durs à cause de la langue et de l'intégration et qu'ensuite je n'aurais plus de problèmes. J'avais doublement tort. Mon intégration en famille et à l'école s'est accomplie vite et bien. Quant à la fin des problèmes... ! Ce n'est pas vraiment ça. Ici tous les jours sont difficiles. Que ce soit avant ou après les trois premiers mois. Difficile de découvrir et de vivre dans un autre pays, de voir des gens qui réagissent autrement ; difficile de vivre sans ses amis et sans sa famille ; difficile d'avoir une nouvelle famille et de nouveaux amis et de se savoir obligée de les quitter un jour, difficile en somme de se sentir écartelée entre deux mondes. Et pourtant, bien que ce soit si difficile, je n'ai jamais, pas un seul jour, pas une seule fois, regretté d'avoir eu à me battre. Ça vaut le coup. Tout est différent, tout est à découvrir. Et même si certaines choses ne me plaisent pas, l'ensemble est toujours merveilleux. Je connais aujourd'hui tant de choses et de personnes... J'aimerais bien recommencer ça tous les ans.

Valérie, Manton, Michigan. Un an aux USA en 97-98



Jour de fête

L'ANNÉE EN COURS COURRIER ET INTERVIEW

LETRES DE FRANCE ET D'AILLEURS...

Six mois sont passés. J'en ai vécu des choses. Je crois vraiment que j'ai mûri. L'intégration a été dure. Quant au choc culturel, dont on m'avait tant rabattu les oreilles, maintenant, oui, je sais ce que c'est ; j'y suis tous les jours confrontée. Les jours, il y en a des bons et des mauvais. C'est comme partout. En fait le mot-clé pour s'intégrer c'est « s'adapter ». Moi, m'adapter, j'ai cru que j'y arriverais facilement parce que je suis une personne flexible. Et, au fur et à mesure que les jours passaient, je me suis rendue compte que j'avais mes petites habitudes et que ce n'était pas si simple de s'en défaire. Le dépaysement a été total : les gens, l'école, la mentalité, la culture. Enfin, tout. La ville où je suis tombée n'est pas vraiment celle à quoi je m'attendais. Elle est petite et très religieuse. Je n'ai rien contre la religion, mais quand elle commence à diriger la vie de toute la communauté, je n'approuve pas tellement. Quoi qu'il en soit, je suis aujourd'hui persuadée d'une chose : il faut toujours garder un esprit positif. J'ai eu des moments de cafard, des moments où je voulais tout laisser tomber et sauter dans le premier avion pour la France, mais je me ressaisissais toujours en me disant que je la finirai cette année, coûte que coûte. Quelquefois encore, le temps me paraît long. D'autre fois il me paraît bien court. Je dois profiter au maximum de mes derniers mois ici. Voilà ! A tous ceux qui vont ou veulent partir, je dis ceci : Soyez ouverts... C'est l'unique clé de la réussite.

Marie, Burley, Idaho. Un an aux USA en 97-98

Isabelle (c'est moi) mène une vie sympa, dans un cadre agréable et enrichissant ! Voyez plutôt. Ma famille est assez originale : je suis, en fait, avec un « foreign exchange student » d'Allemagne, et nous sommes accueillis par une jeune femme divorcée, d'environ 30 ans, qui possède une jolie maison dans les collines d'Hartford-Connecticut. Je m'entends super bien avec tout le monde, à la maison comme au lycée. Je crois que je me suis bien adaptée. Quelquefois, ça me fait marrer de penser que je prends le « school bus » et que je répète une scène de théâtre en anglais. Quand je pense que je vais participer à la « Graduation ceremony »... et qu'en fin d'année ils vont me donner mon diplôme ! C'est cool, j'ai hâte d'y être. J'attends aussi le « Year Book » avec impatience. Et puis il y a les voyages. Je suis allée deux fois à New York City, à Boston, dans le New Hampshire (c'est si beau en Automne), à Miami et aux Bahamas. Je me sens privilégiée. D'ailleurs, je le suis. Un peu trop peut-être.

Question langue, je n'ai aucun problème : tout est devenu naturel, j'utilise plein d'expressions, j'améliore mon vocabulaire. Mes parents et mes frères me manquent, c'est sûr, mais je ne suis pas « homesick ». J'ai passé la période dure il y a 2, 3 mois. Je sais maintenant que chaque seconde est importante et qu'il faut que j'en profite un max.

Isabelle, Wolcott, Connecticut. Un an aux USA en 97-98

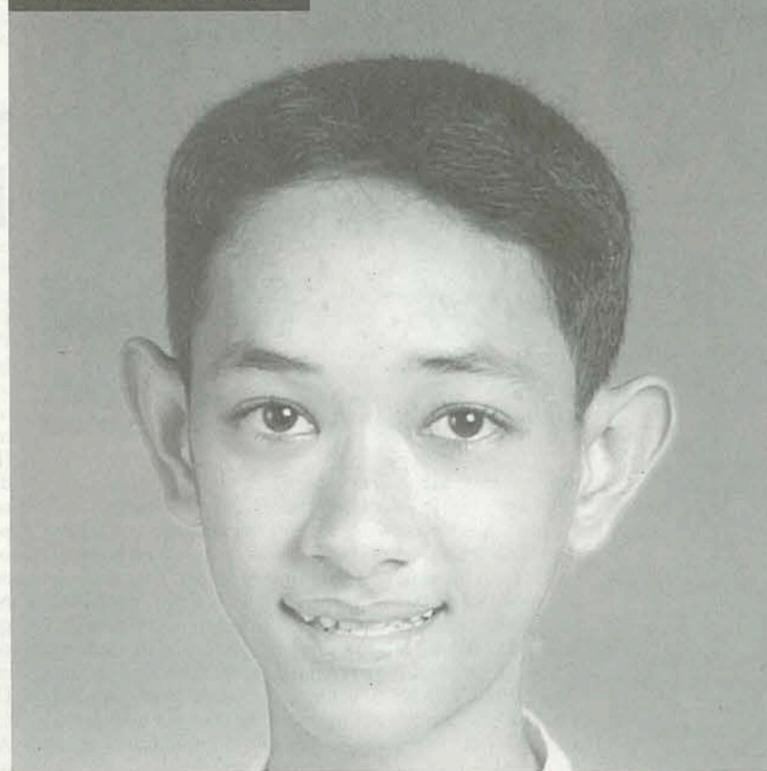
Automne... J'en ai rêvé pendant des années. J'ai saoulé ma famille. Je voyais des sapins, j'imaginai les érables et leurs feuilles aux couleurs rouges. Je pensais neige et immenses étendues abandonnées. Je me projetais : je devenais un esquimau dans un froid glacial. J'étais émerveillée par tant de beauté. Or, je vis très loin de tout cela. Ma région est douce et très maritime... Mais c'est tout de même très beau. Et je profite à fond de cette nouvelle vie, les yeux grand ouverts, écarquillés, avec la modeste ambition de ne rien manquer. Samedi 6 mars... En ce moment je suis au centre communautaire de Charlette-town et j'attends la venue de Dave Mac Eachern, le médaillé d'or en Bobsleigh aux jeux de Nagano. Il est natif de l'île. Il y a encore deux jours je m'amusais avec ma famille à comparer et à vanter, moi les médailles de la France, eux celles du Canada. Mais maintenant, je m'aperçois que je suis fière de mon pays et de ma province, que je suis fière d'être canadienne !

Gwenaëlle, Ile du Prince St Edwards. Au Canada en 97-98

Bangkok - Cognac, si loin... si proche

INTERVIEW. Au départ, Trois-Quatorze, a son idée en tête : demander aux jeunes étrangers séjournant en France ce qu'ils pensent avoir apporté à leur famille d'accueil et ce que leur famille d'accueil leur a apporté ; poser les mêmes questions aux familles ; puis comparer les réponses. Parmi tous les courriers, une lettre retient notre attention. C'est celle d'Aekasit, alias Aek (prononcez « ek »), un jeune Thaïlandais qui séjourne pour un an à Cognac, en Charente. Dans sa lettre Aek ne répond pas vraiment aux questions posées ; il suit son plan ; il n'en fait qu'à sa tête. Mais sa lettre est forte et touchante. Trois Quatorze propose alors à Isabelle, Jean-Pierre, et Jean-Baptiste Blot (les membres de la famille d'accueil d'Aek) de suivre la grille (ou le plan) adopté par leur « hôte », de répondre donc aux mêmes interrogations. La mise en parallèle des réflexions est intéressante. La forme est aussi parlante que le fond. L'une et l'autre témoignent de la proximité des coeurs et de la puissance de la différence. ① AEK ② LA FAMILLE BLOT (représentée par madame BLOT)

Aek, Thaïlandais de Cognac



Souvenir du stage de préparation Paris - Août 97

Pourquoi et comment en vient-on à vivre cette expérience ?

① Au départ je voulais apprendre les choses du monde, connaître la vraie vie, avoir plus d'expérience, vivre une grande aventure. Mais le jour de mon départ il m'a semblé que partir n'était pas normal du tout. Je quittais tout de même des personnes importantes. Il m'a fallu du courage pour aller jusqu'au bout. Après il y a eu le voyage ; mon vol jusqu'à Paris ; et à mon arrivée, Monsieur Dominique, délégué de Bourgogne, qui m'attendait.

② Pourquoi accueillir ? Au départ c'est simplement une curiosité ; une envie de connaître et de partager. Le tout, sans sous-estimer les probables passages à vide. De toute façon, le « on verra bien » dominait nos conversations. Pourquoi Aek ? Elisabeth, déléguée PIE, nous a proposé plusieurs dossiers (photos, lettres, mises en images). Les trois membres de la famille (Isabelle - La mère, Jean-Pierre - Le père, Jean Baptiste - Le fils) se sont réunis et on choisit, sans se concerter. Un jeune Thaïlandais était sur les trois listes ; il s'appelait Aek. Devinez la suite. Le temps de terminer les travaux dans ce qui allait devenir la chambre d'Aek et il arrivait. Nous n'avons pas eu le temps de nous poser de questions inutiles, ni celui d'idéaliser.

Comment s'est passée la première rencontre ?

① J'étais super heureux de prendre le TGV. Franchement très excité. Mais j'avais peur de ne pas savoir comment leur dire « Bonjour ». A l'arrivée, sur le quai de la gare, la première personne que j'ai vue c'était Jean-Pierre, mon père d'accueil. C'est lui qui me flanquait le plus la trouille. Pourquoi ? Parce qu'il est franchement costaud et grand. Pourtant, il a un coeur très, très énorme. Tous les deux, nous nous sommes dirigés vers Isabelle et Jean-Baptiste. Il m'ont offert leur inoubliable sourire, leurs calins, leurs bisous.

② « Ouf » a-t-on pensé, « Enfin, nous y sommes ». Sur le quai, Jean-Pierre calme, placide et pondéré (très agaçant pour moi) prenait les initiatives : un à droite, un à gauche, le troisième au milieu. La panique, le coeur battant, je vois apparaître Jean-Pierre, Jean-Baptiste et, marchant à leur côté, un garçon intimidé, visiblement mort de fatigue mais qui essayait de ne rien laisser paraître. Je lui ai fait 2 bisous. Il était effaré. En Thaïlande, « on ne fait pas pareil ». Sac dans le coffre et en route pour 10 mois. Dans la voiture Aek a dormi. Arrivée à la maison. Présentation de « Juliette » dite « Juju » la chatte et reine des lieux. Petits cadeaux de bienvenue, collation et re-dodo. Aek était lessivé. Pour un premier voyage, il avait fait fort : décalage horaire, froid, nouveauté, angoisse... Il a fallu une bonne semaine à Aek pour qu'il se mette au diapason. Nous étions en tee-shirt, il portait toujours deux pulls.

Quelles sont les caractéristiques de vos (votre) hôte(s) ?

① Jean-Pierre est des plus aimables ; Isabelle est une femme réellement tout le temps active ; elle n'a peur de rien (mais ça

vous ne lui dites pas). Jean-Baptiste est le mec le moins âgé de la maison, pourtant il est vraiment trois fois plus grand que moi. Et du coup, je deviens le plus petit. Malgré tout, je me plais ici, puisque je me sens ici chez moi. En fait, j'admire leur patience et leur compréhension. A voir leurs têtes, de temps en temps, je les embête, à cause de mes bêtises innocentes.

② Je parlerai mieux d'Aek en parlant de ses rapports avec Jean-Baptiste. Ils sont aussi différents par la taille que par le caractère : Autant JB explose et se calme rapidement, autant Aek ne bronche pas. Quand ça ne va pas il boude et ne dit plus un mot. Si un orage éclate entre JB et les adultes, alors Aek devient transparent. Aek ne pique jamais de vraies colères, de celles qui font du bien et permettent au ciel de redevenir bleu. Parfois c'est agaçant. A part cela il faut reconnaître qu'ils ont tous les deux un mode de communication étonnant. Pudiques tous les deux, ils ont réussi à se comprendre très rapidement. Ils ont appris à respecter leur liberté et leur intimité réciproques. Aek écoute, comprend, enregistre tout. JB, lui, est franc et direct. La gentillesse et la compréhension de JB ont aidé Aek à trouver sa place dans la famille. Aek aurait une tendance à jouer les poussins perdus, ou à user de son étiquette de petit nouveau au collège. JB est là pour le mettre en garde et le guider.

Quels problèmes avez-vous rencontrés ?

① Certaines habitudes ne sont pas faciles à vivre. Ces nouvelles expériences me font changer tout d'un coup. Ma nouvelle famille m'apprend à mieux connaître cette vie différente et bourgeoise. Mais dans l'ensemble c'est quand même une drôle d'histoire dont je suis profondément ravi.

② Jusqu'à aujourd'hui, nous n'avons pas eu de véritables conflits à régler. Avec de la bonne humeur, de la patience et du recul on fait face, on s'amuse et on s'étonne.

Qu'est-ce que cet échange vous a apporté ?

① En vérité ils m'offrent tout ce qu'il faut : leur culture (à Noël c'était formidable à un tel point que je désirerais y participer de nouveau à la fin de l'année), leur nourriture (Isabelle cuisine pour me faire goûter les nourritures variées des Français, et je les trouve vraiment supers et très différentes des miennes - surtout les crêpes au Cognac et les patates), leurs loisirs divers (patinoire, ciné, volley, lecture, musique, game gear, anniversaires, visites). Ils me font aussi partager leur goûts pour la politique (ici on en parle sans arrêt). Ils s'amuse à me faire marcher. Ils ne se lassent jamais de me faire découvrir leur pays et d'aimer me faire plaisir. Moi, j'adore ça. Je leur fais savoir en les remerciant à la façon thaïlandaise. Eux, qu'est-ce qu'ils aiment ça !

② Aek nous a apporté... des tee-shirts (rires) ! Plus sérieusement je dirais une capacité à enregistrer et à s'adapter à la différence et au changement. Ceci est valable pour lui, comme pour nous. En réalité il nous est impossible, pour l'instant en tout cas, de faire une distinction entre ce que nous avons apporté et ce que lui nous a apporté. C'est un quotidien partagé. Nous n'avons pas encore assez de distance pour faire ce tri... Je dirais quand même que nous nous sommes, en famille, lancé un défi : parvenir à faire rire Aek aux éclats et l'aider à montrer ses sentiments. Nous avions également une énorme envie de le voir réussir sans prendre la grosse tête. Il a fallu pour cela relativiser (sans pour autant le nier) le courage nécessaire pour quitter « papa et maman » pendant neuf mois.

Un fait, une anecdote amusante.

① Un jour il y avait une drôle de fille qui m'a demandé si je pouvais sortir avec elle. Je n'en savais rien. Donc je lui ai refusé gentiment et lui ai proposé de devenir de bons amis ! Elle avait un petit air timide, mais bon d'accord ! Au bout d'un moment, je m'étonne de la façon de saluer en France. Les gens se donnent tous les jours des bisous. Moi ça me fait rougir. Mais à présent, j'ai tellement l'habitude que je n'hésite pas de saluer joue par joue avec les filles. En gros, ça ne me dérange pas du tout. Plus tard, je ne les toucherai peut-être plus.

② Nous allons bientôt changer de maison. On s'aperçoit que l'avis de Aek compte autant que celui de Jean-Baptiste, alors qu'Aek n'y mettra peut-être jamais les pieds. Mais c'est comme ça. Pour nous c'est égalité, tout le temps, tout le temps, tout le temps !

Le mot de la fin.

① Je voudrais remercier la France, ma famille d'accueil, Alexandre, qui me fait trouver l'amitié, Amandine, chez qui j'ai été invité à déjeuner, la neige de décembre, François, Brigitte et Marie, ma famille accueillante de Paris, Papi et Mami, qui deviennent de vrais grands-parents, et tout le monde. Sans eux je serai comme le monde perdu !

② Aek ne se rend pas compte comme il a changé. Et pourtant je crois que ça se fait en profondeur. Je crois même qu'il finira en Charente. Oui, ça, ça me paraît joué d'avance (rire) !

PHOSPHORE
L'univers de la réussite

Bac français
Etre à l'aise à l'oral

SUPPLÉMENT FICHES
Les trois épreuves de l'écrit

DOSSIER
Jean-Jacques Rousseau

QUESTIONNAIRE
LYCÉEN
Ce qui va changer

ENQUÊTE
J'ai la haine

PHOSPHORE diffuse régulièrement des lettres des participants PIE